

« Je cherchais un endroit tranquille où mourir. Quelqu'un me conseilla Brooklyn et, dès le lendemain matin, je m'y rendis de Westchester afin de reconnaître le terrain. Il y avait cinquante-six ans que je n'étais pas revenu là et je ne me souvenais de rien. »

Paul Auster : Brooklyn Follies

Lou Jan : Une Vieille Chinoise

Sifflement. Le rayon laser fend la salle de réunion. L'atmosphère se divise en deux bulles étanches. Celle des innocents. Celle des criminels. Un bon assassin ignore l'hésitation et le remord. Une bonne victime meurt rapidement sans trop souffrir.

Froissement. La femme s'effondre en plein discours sur l'avenir du monde. Une fleur cramoisie éclot sur sa chemise. Les collègues s'agglutinent. Hurlements. Appel du 911. Chaises renversées. La moquette grise se teinte de rubis. On dirait une tache de coca cherry.

Martellement. Je cours dans l'open space. J'ai repéré le parcours à l'avance. Je double des rangées de caissons. Les salariés y sont allongés. J'atteins trois portes à quatre vantaux en inox brossé. Je me rue dans l'ascenseur de gauche, l'un des trente-deux que compte ce building. Personne à bousculer. J'écrase le rectangle bleu. Direction la surface.

Je remonte rapidement. La cabine opaque file dans sa gaine. Elle longe l'arête nord-ouest du Woolworth Cave. Ce n'est pas l'immeuble-grotte le plus profond de New York, mais l'un des plus étonnants. Néogothique. Agrémenté d'innombrables gargouilles intérieures.

Je scrute l'écran à cristaux liquides. Les chiffres s'égrènent. Ils sautent des niveaux. Compte à rebours truqué. Je subis 0,1G. Mes oreilles se débouchent. Le temps est suspendu comme l'ascenseur sur son câble. Cinquante-sept étages à franchir. 241 mètres de profondeur.

Moins 39^e étage.

Moins 29^e étage.

Moins 19^e étage.

Moins 9^e étage.

Arrivée à la surface. Les vantaux s'ouvrent.

Deux vigiles obèses m'attendent dans le lobby. Ils m'interpellent. Je les bichonne à tour de rôle. Chacun reçoit un solide coup de pied dans les parties. La vierge de la mosaïque byzantine désapprouve. La statue en marbre de Cass Gilbert m'offre un clin d'œil complice. Du moins je l'imagine. Pas le temps de lever la tête. Je passe le tourniquet en hâte. Je franchis la porte ciselée ornée de niches et de bas-reliefs.

Je sors dans le souterrain de circulation. Déjà les sirènes. Je détruis la caméra de contrôle en face de l'entrée. J'ôte mon masque bioformé. Sous ma combinaison, je retrouve mon T-shirt crème et mon pantalon noir. Un costume de passante ordinaire. Laser. Masque et combinaison deviennent cendre. J'allume mon transmetteur de pensée. Je l'avais éteint pour ne pas me trahir. Je m'enfuis calmement en marchant.

Quatre casquettes noires hexagonales. Quatre agents du NYPD. Je me concentre sur une réflexion insignifiante. Ma liste de courses. Nous nous croisons. Ils ne font pas attention à moi. Ils courent. Ils sont apparus soudainement, comme sortis d'un mur. Dans une ville, la police possède le don d'ubiquité.

J'ai choisi l'heure de la sortie des bureaux pour que la foule me protège. Je déambule sereinement dans le souterrain de Broadway. Il est tapissé de banques et de magasins ouverts vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Les vitrines déversent de la lumière sur les passants. La voûte paraît si haute à cet endroit. On la distingue à peine. Des images holographiques sont projetées sur les carreaux incolores. Un ciel d'été ou d'hiver percé de nuages. À Time Square, le firmament synthétique laisse place aux écrans incurvés et leur défilé de publicités.

Sortie Worth Tunnel. Cent-trente marches à grimper. J'enfile mon masque respiratoire. Je passe le sas. Le désert de surface m'éblouit. Plaine blême et sèche. Croute de sel à l'infini. L'atmosphère de la planète est empoisonnée. Souffrance. Mes yeux habitués à l'éclairage artificiel ne supportent pas la lumière viciée du jour. Même en fin de journée le soleil semble en surchauffe. Il se moque bien des huit millions d'humains enterrés là. Je hèle un taxi robot. T blanc dans un rond noir. Jaune comme cette étendue morte. J'abandonne les immeubles-grottes majestueux de Manhattan. Direction les souterrains étroits de South Bronx.

NYC. New York Cave. Une surface stérile. Une atmosphère quasi vaporisée. Le désert a chassé la mer à un kilomètre. Les roches excavées pour bâtir les édifices enterrés forment une colline interminable de cinq cents mètres de haut. Hideur. Calme mortel. La montagne accablée règne sur son royaume d'acide.

New York Cave. Un sol grouillant de vie. Sous terre, les immeubles et les tunnels de circulation sont illuminés en permanence. Un building est de la lumière du soleil emprisonnée dans du béton. J'aime visiter les grotte-ciel du sud de Manhattan. Des œuvres d'art admirables. Style contemporain, art déco ou néogothique. La nouvelle 1 Word Trade Cave affiche 541 mètres de profondeur. Pourquoi l'homme construit-il de pareils ouvrages ? Sans doute pour que les extra-terrestres potentiels ne nous confondent pas avec les taupes. La ville incarne la négation de la nature. Mais là, nous avons fait fort. Sept-cent-trente-et-un grotte-ciel creusés dans la croûte terrestre. Des milliers d'édifices enfouis. New York Cave constitue le projet le plus démesuré du génie humain.

Je ne suis pas née à New York. Et pourtant, comme beaucoup de gens perdus je m'y sens chez moi. Je suis chez moi dans n'importe quel souterrain.

Le taxi jaune me dépose à l'angle d'East Tremont et Taylor Tunnel. L'entrée de la galerie est indiquée par une flèche blanche sur fond noir. One way. Je passe le sas. Je descends les cent-trente marches qui percent la terre. Je range mon masque respiratoire.

South Bronx. Le quartier des courants d'air. Un vent clandestin y circule en permanence.

Les voûtes basses et les boyaux étroits créent une certaine intimité. Des bouquets de câbles et fibres optiques émergent des murs. Au plafond, les carreaux gris, tagués, disjointes ou manquantes, laissent apparaître la roche. Les fissures se forment plus rapidement que les réparateurs ne peuvent les colmater. Le revêtement tombe régulièrement. Il faut regarder où l'on met la tête. Les accidents sont fréquents.

Le carrefour paraît désordonné. Le sol est jonché de poubelles. Je double des boutiques aux enseignes ternies. Marché aux poulets. Magasin de transmetteurs de pensée à bas prix. Super daily mini-market ouvert jusqu'à minuit. Des dizaines de fast-foods. Je passe devant une peinture murale représentant un visage afro-américain.

Dans le souterrain vague, les gens attendent le soir. Ils discutent bruyamment. Ils rient. Ils squattent des canapés fatigués à l'entrée de leur immeuble de moins six étages. Certains y dorment, faute de place chez eux. Les niveaux du dessous sont condamnés par des gravats.

Les galeries s'avèrent bondées. Pourtant je me sens seule. Anonyme. Une ville, quoi. Mon amie. Ma véritable amie.

Le contraste avec Manhattan est saisissant. Manhattan Cave, c'est la cité grecque. L'ordre. La beauté du Woolworth. Les larges tunnels toujours remis à neuf, dont on ne voit plus les voûtes. Un sens évident : le sens des affaires. À South Bronx Cave, la polis a volé en éclats. Les bâtiments décatés hébergent des néo-crack houses. La vie est laborieuse. Sous-payée. Tantôt joyeuse, tantôt mauvaise. Pleine de surprises, de rebondissements et de U-turns. La ville, création humaine, peut devenir inhumaine à South Bronx. À quel moment franchit-on la limite ? J'y ai vu beaucoup de misère.

Un courant d'air poisse le visage. J'aperçois le panneau Willis Tunnel. Lettres blanches sur fond vert. J'entre dans un immeuble-grotte en briques rouges. Je descends les escaliers. Je pénètre dans un appartement exigü au moins deuxième étage. Doug détourne son regard de l'écran qui tient lieu de fenêtre. Il se lève de son sofa flambant neuf.

Tout s'est bien passé ?

— Oui.

— Elle est morte ?

— Oui.

— Suivie ?

— Non.

— C'est bien. Voici la somme.

Doug. Blond. Yeux denim. Nez fin. Menton carré. Muscles imposants. Baby face. Une icône. L'archétype de l'américain wasp. Il me remet quinze mille dollars en liquide dans un sac de sport. La valeur du contrat. Le prix de ma vie.

— Un shoot ? Un caillou ? C'est offert par la maison.

— Non, ça ira comme ça.

On ne se drogue plus à soixante-dix ans.

Doug et moi avons le même âge. Cette racaille arbore pourtant un corps de trentenaire. Il joue des pectoraux sous son T-shirt blanc éclatant assorti à ses dents. Il s'offre des traitements de rajeunissement hors de prix au Bellevue Hospital. Il se délecte de ma jalousie.

Soixante-dix ans. Je ne suis qu'une vieille Chinoise. Mes paupières affaissées dévorent mes yeux noirs. Un trait me tient lieu de regard. Mon visage est crevassé comme une terre trop sèche. Des veines bleues courent sur mes mains tachées. Assorties à ma teinture de cheveux azurée. New York rajeunit en permanence, au rythme des chantiers et du renouvellement des générations. Pas moi.

Les traitements de rajeunissement sont efficaces, mais chers. Medicare ne rembourse rien. C'est pour cela que je suis dans le business. Il me faut de l'argent. Je ne peux en gagner assez par les moyens honnêtes. Trop âgée. Niveau d'études trop bas. Je dois exécuter encore un dernier contrat. J'obtiendrai ainsi les cent-cinquante mille dollars requis par le Bellevue Hospital. Je pourrai raccrocher le laser. J'aurai balancé deux poignées d'inconnus dans la nuit éternelle en échange de mes trente ans.

Doug m'a quittée du jour au lendemain. Quinze ans déjà. Nous continuons les affaires. Je ne tue plus que sur ordre. Et c'est lui qui paie. C'est grâce à cela qu'il reste en vie. Je prends sur moi. Je suis passée de la haine à l'indifférence. Je ne pensais pas en être capable.

Je songe à mon arrivée à Chinatown Cave à dix-sept ans. Des yeux noirs grands ouverts épinglés sur un visage lisse et doré. Je suis une immigrée chinoise. Je fuis la destruction de ma ville en Asie. Comme

la plupart des arrivants, j'atterris dans un antique vaisseau cabossé et plus très étanche. Le cargo « Annie Moore ». La première immigrée aux États-Unis portait ce nom. Elle avait le même âge que moi. Avant le cataclysme. Nous étouffons malgré nos masques respiratoires. Nous débarquons dans le désert d'Ellis. Je subis un scan médical intégral. Je réponds à vingt-neuf questions. Acceptée.

Doug est né ici. Il a perdu sa mère très tôt dans l'attentat du World Trade Cave. Il a toujours vécu à New York. On nous donne une maman. On nous donne une ville natale. Une seule. Shanghai est ma mégalopole d'origine. Je revois les souterrains s'effondrer dans le tremblement de terre. Je suis doublement orpheline.

Je n'ai pas eu d'enfant, ni de Doug, ni des autres. Notre fille aurait été étonnante. Une métisse. Une femme de paix. Je ne suis pas une grand-mère. Juste une vieille Chinoise. Personne ne m'en fait le reproche. En ville la différence est la norme.

Je quitte l'immeuble-grotte en briques rouges. Ma montre indique que la nuit tombe. Les lumières vont baisser dans quelques minutes. Elles sont tamisées de vingt et une heures à sept heures. Les rues dorment éclairées. J'ignore comment elles font. Je ressors en surface à la hâte. Ne pas traîner dans les tunnels de South Bronx le soir. Je ne monte pas dans le métro aérien. Je reprends un véhicule robot jaune. Avec quinze mille dollars en poche, je peux m'offrir le taxi.

Je vais chez Makku. Un Afro-Américain. Il est lui aussi beaucoup plus pimpant que moi grâce au traitement de rajeunissement. Il paraît vingt-cinq ans de moins que son âge. Nous sommes nés le même jour. Mon cher amour. Il a réussi. Il habite au Village. Un building cossu de moins six étages. Sur Charles Tunnel. Tout près de l'entrée. La voûte colossale se rend invisible. La pureté de l'air conditionné dégrasse les poumons. Makku prétend avoir acquis l'appartement avant que le quartier ne devienne hors de prix. Il est simplement riche. Il achète compulsivement de la musique et des vêtements. Cela lui évite de réfléchir au sens de la vie. Un jour peut-être je le tuerai également. Le moment n'est pas venu. Je ne trouve aucun motif.

Souterrain en travaux. Je traverse un nuage de poussière. Mes cheveux reprennent brièvement leur couleur naturelle. Je sais que Makku m'attend. Tension entre les cuisses. Tiraillement de désir. Humidité. J'atteins le perron. Pas d'escalier de secours en façade. (Il n'existe pas de façade dans un immeuble-grotte. La brique est plaquée à la roche). Je gravis les marches dans le corridor incliné. L'huile du plaisir tapisse mon entrejambe. J'entre dans le loft. Odeur de cannelle. Mon épice préférée. Makku patiente au lit. Il me sourit. J'adore le voir ainsi, au garde-à-vous. J'ôte mon pantalon. Je dévoile mon ventre flasque. Des doigts adroits pétrissent ma poitrine XXS. Mon compagnon oublie ma déchéance. Il regarde plus loin. Pour combien de temps ? Il m'enlace dans ses bras herculéens puis me retourne. Il est deux fois plus lourd que moi. Lorsqu'il me pénètre, mes gémissements se mêlent aux sirènes des navettes de police.

— Je dois y aller.

— C'est vraiment ton dernier contrat ?

— Oui.

— Je viens avec toi. Tu peux avoir besoin d'aide.

— Merci.

Makku et moi marchons dans Chinatown Cave. Nous nous tenons la main. Nos doigts emmêlés forment un clavier insolite. Touches noires robustes et lisses comme une pierre de schorl. Touches blanches plissées et rabougries comme une racine de gingembre.

Nous avançons dans Hester tunnel. Des lanternes en papier écarlate sont accrochées sur la voûte. Les boutiques régurgitent leurs babioles dans la rue. Sacs contrefaits. Baguettes par lots de quarante. Porte-

bonheur Feng-Shui vermillon. Bouddhas riants en plast. Boîtes de thé ou de cinq épices. Nous longeons les instituts de beauté, les lavomatiques robots, les restaurants aux enseignes en sinogrammes.

L'argent. L'une des raisons d'être d'une ville. On quitte la campagne pour en gagner quand la nature et le troc ne suffisent plus au bonheur. À Chinatown, la ville est bien plus que cela. Un cœur. Une âme où chaque cerveau vient se brancher.

Nous doublons le Hong-Kong supermarket. Nous passons devant mon ancien appartement, situé au-dessous d'un traiteur. Un magasin de raviolis. J'y farçais la pâte derrière une vitrine pour sept dollars vingt-cinq de l'heure. Maintenant on paie dix dollars. J'ai exercé d'innombrables petits métiers. Je ne me suis lancée dans le business que sur le tard. J'aime ce vieil immeuble. Le symbole de ma jeunesse. Ce n'est pas l'édifice que je pleure, mais mes vingt ans. Lorsque je vais d'un quartier à l'autre, c'est toute ma vie qui défile.

J'ai habité quatorze ans à Chinatown Cave. J'ai travaillé dur. Je me suis privée de loisirs pendant une décennie. Reconnaissance. La ville m'avait offert une minuscule place. Culpabilité. Je gênais. La sueur et la vapeur des paniers de bambou remplis de dumplings ont fini par dissoudre mon malaise. J'avais enfin mérité mon espace. Les raviolis sont symbole de bonne fortune en Chine. Mon heure allait venir.

Vers la trentaine, j'ai rencontré Julio, le prédécesseur de Doug. Employé de banque. Malingre. Charismatique. Plus jeune que moi de dix ans. Origine : hispanique. Il a coupé mes nouvelles racines. Pour être à égalité.

Nous occupions une maison-grotte flanquée d'un jardin suspendu lilliputien, à Sunnyside dans le Queens. Nul soleil dans ma vie. Ni existence de Reine. Une vie de chien plutôt. J'étais dog walker à dix dollars la sortie. Julio dépensait tout notre argent en matchs des Yankees. Il me battait. Une fois par semaine au début. Puis quotidiennement. Il rentrait du bureau. Il me cognait à mains nues. Cicatrice sur la pommette. Trou dans mes cheveux outremer. Je me suis enfuie.

Je l'ai tué longtemps après. Un cadeau pour mon cinquantième anniversaire. Je l'ai explosé à coups de batte. Il appréciait tant le baseball. Il pissait le sang dans son costume froissé du Woodbury Common Outlet.

Quand on ne peut s'offrir le pardon ou l'indifférence, on s'offre la vengeance.

Entre temps, j'ai exercé comme guide sur l'emplacement du World Trade Cave. Une fosse remplie de gravats. Les décombres d'une guerre sans militaires. J'informais les touristes. Les terroristes ont percé un tunnel illégal à mi-profondeur. Ils y ont placé une ogive provenant d'un missile balistique. Le grotte-ciel le plus profond de la ville a implosé. Les débris ont été projetés à l'intérieur. Compression. 2977 victimes.

J'ai flashé sur Doug. Il se recueillait tous les jours sur le lieu de disparation de sa mère. Il craignait qu'en l'oubliant elle meure doublement. Une larme a roulé sur sa poitrine sculptée. Une étoile sur la glace d'une armoire.

Ses yeux bleus étaient secs lorsqu'il m'a quittée vingt ans plus tard. Sans explication. Sans peine. Une seule goutte salée aurait lavé son crime. Il est resté impuni.

Je suis retournée vivre à Chinatown jusqu'à ma rencontre avec Makku. Pour mon dernier contrat, je joue à domicile.

Makku et moi parvenons à Bowery. Nous observons l'hôtel. Regard complice. Nous aurions bien loué une chambre pour une autre activité. Tension dans mon bas ventre. Plus tard. Je pulvérise la caméra. Nous enfignons nos masques de visage bioformés. Une sirène se met à hurler. Nous ne disposons que de deux minutes. Je tâte mon laser dans ma poche. La cible est une autre femme d'affaires, au moins quatrième étage. Ce sera rapide. Tuer. Faire un tout petit trou dans l'humanité.

Nous allons entrer dans l'hôtel. Les lumières s'éteignent. Le souterrain de circulation ainsi que tous les immeubles alentour sont plongés dans le noir. Subitement. Ce n'est jamais arrivé. Makku et moi nous reprenons la main pour ne pas nous perdre. Paralysie. Obscurité totale. Je cligne des yeux. J'ouvre les paupières. Je ne vois pas. Nos prunelles de New-Yorkais sont habituées à la pénombre et aux ambiances tamisées. Pas à la cécité complète. Je ne distingue rien du tout. Les contours du tunnel et les entrées des immeubles-grottes se perdent dans la nuit. Je ne discerne que du charbon, de l'ébène, du carbone, de l'encre, des ailes de corbeau, du réglisse, du jais, de la shungite. Nous ôtons nos masques. Nous remettons notre projet à plus tard. Cette panne d'électricité s'avère inhabituelle. Inquiétante.

Nous écoutons. La sirène s'est tue. Elle est aussi impactée par la rupture de courant. Nous entendons le bruissement des courageux qui nous frôlent. Ils essaient d'avancer dans le souterrain privé de lumière. Nous captions un brouhaha. Des voix de tous âges. Des intonations graves ou aigües. Des accents de toutes les origines. La clameur s'amplifie. Elle emplit les boyaux. Je n'avais jamais remarqué cette pointe d'écho dans le tunnel. Dans le noir on entend mieux.

- Que se passe-t-il ?
- Appelez la police avec le transmetteur de pensée.
- C'est fait.
- Les agents ne voient rien non plus.
- Ils disent que leurs lampes de secours ne suffiront pas à éclairer toute la ville.
- Tout New York est plongé dans les ténèbres ?
- Il faut attendre que la panne se résolve.

Quelques minutes. Des taches de lumière apparaissent au loin. Des riverains trouvent des lampes à piles. Nous rejoignons à tâtons ces halos de vie. Nous attendons tous ensemble autour de ces miettes de ville. On ne nous a fixé aucun rendez-vous.

Deux heures. Les gens s'impatientent. Sauf les aveugles. Ils prennent leur revanche. Il fait chaud sans la régulation thermique. Le noir contamine nos esprits. J'échafaude des scénarios catastrophes. On voit toujours le mauvais côté des choses la nuit.

Trois heures. Communication du maire par le transmetteur de pensée. Nous devons attendre dans l'ordre et le calme. Les habitants ont fini par trouver des briquets, des lampes de poche, des frontales et des lanternes. Des milliers d'étoiles. Elles s'éteignent une à une au fur et à mesure que les batteries rendent l'âme. Makku et moi sautons de halo en halo. Nous retournons prudemment au Hong-Kong supermarket. Les rayons sont éclairés à la bougie. Les ombres font bouger les grands dragons de papier qui servent aux danseurs du nouvel an chinois. Nous achetons la dernière lampe stylo. Un modèle pour touristes aux couleurs du drapeau américain. Un petit morceau d'espoir. Nous parcourons à pied les trois kilomètres de galeries entre Bowery à Chinatown et Charles Tunnel à Greenwich village. Nous rentrons chez nous.

La lampe stylo made in China expire à notre arrivée. Nous replongeons dans le bol d'encre. Plus rien pour nous éclairer. Tous les magasins semblent dévalisés. Les forces de l'ordre sont débordées. Nous rasons les murs de l'appartement. Nous redessinent les contours de notre quotidien avec les mains. Nous touchons nos corps. Celui de Makku reste doux et chaud. Que pense-t-il du mien ? Je pétris son sexe

dressé. Nous faisons l'amour. Occupation appropriée à l'obscurité. Dans le noir nous passons une nuit blanche. La couleur de notre peau n'a plus d'importance.

Le matin ne nous fait pas le cadeau du jour. Pas de lumière naturelle dans une grotte. Seulement la suie. Nous avons faim. Les frigomatiques marchent à l'électricité. Ils sont en panne. Nous donnons de nos nouvelles aux amis par le transmetteur. La situation de New York Cave est à la une des journaux du monde entier.

Je me cogne au mur en m'asseyant sur le sofa. Des bleus déforment mes pieds, à force de heurter le bas des portes. Je tire une salve de laser pour obtenir quelques secondes d'éclairage. Makku fulmine. J'abime ses cloisons. Mais il ne voit pas l'ampleur des dégâts dans le noir.

On frappe.

— Ouvrez. US Army !

Longues minutes. Je suis partie dans la direction opposée. J'atteins finalement la porte. Une lampe trop forte m'éblouit. Je ne distingue pas le visage du soldat. J'ai l'impression d'être coupable. Il me tend un carton ventru.

— Voici quatre jours de rations de nourriture et d'eau dans le cas improbable où la situation perdurerait.

— Que devons-nous faire ?

— Attendre. Tout va être résolu rapidement.

— Et sinon ?

— Nous repasserons dans quatre jours. Restez calme.

Le militaire va toquer à la porte du voisin.

Les générateurs d'air de secours possèdent une autonomie d'un mois. Après, la ventilation des souterrains et des buildings s'arrêtera.

Quatre jours se sont écoulés. Le courant n'est pas revenu. Nous économisons l'eau. Les pompes de dépannage ont une faible capacité. Nous sommes sales. Le réseau de transmission de pensée vient de se bloquer. Batteries des relais psychiques vidées. Personne n'avait prévu cela. Makku et moi sommes totalement isolés. Aucune nouvelle du reste de Manhattan. Aucun contact avec le Bronx, Harlem, Queens, Brooklyn. La rumeur tient lieu de CNN. Des gens seraient en train de partir. L'US Army est repassée nous donner des rations pour quatre jours. Chaleur étouffante. L'air commencerait-il à manquer ?

Makku et moi décidons de sortir. La ville est un enclos dont on peut s'échapper à tout instant. Les habitants décampent. Nous nous joignons à eux. Nous serons plus forts en groupe. Là-haut, des navettes viendront nous chercher. Comme autrefois à Shanghai. Des vaisseaux vieux et bosselés comme moi. Ils nous emmèneront dans les grottes de Washington, Chicago ou pourquoi pas Los Angeles.

Une journée pour trouver l'issue vers la surface. À peine cent-cinquante mètres. Je connais pourtant ce morceau de boyau par cœur. Dans les ténèbres on perd tous ses repères. Nous avançons en sondant les murs côté droit. Quarante degrés. Je gratte les quenelles de crasse entre mes phalanges. Mes doigts sont couverts d'égratignures. Je souffre le martyr. Ancienne odeur de friture. Nous passons devant l'ex-fast-food du quartier. Cela sent surtout la pisserie et la merde. Les toilettes automatiques sont hors d'usage.

Nous finissons par rejoindre les cent-trente marches de la sortie de Charles Tunnel.

Makku enfle son masque respiratoire. Il pousse la porte du sas. Bloquée. Impossible de sortir. Il se fracture l'épaule en voulant l'enfoncer. Mon laser ne s'avère d'aucune utilité. Il n'offre qu'un éphémère halo de lumière. La porte blindée du sas a été fermée. Intentionnellement. Pour empêcher les habitants de

partir. La mairie de New York ne ferait cela qu'en cas d'extrême danger. Quel péril devons-nous affronter ?

Mon compagnon craque. Il sanglote. Je ne le vois pas. Je sens ses larmes sur ma main sèche. Il pleure de douleur et de désespoir. Je le réconforte du mieux possible. Je ne suis pas douée pour la compassion. Jamais trop tard pour apprendre.

D'autres habitants surgissent de la nuit. Des voisins. Trente individus. Nous en connaissons certains de vue. Certains de bruit. Je fréquente peu les gens de mon immeuble-grotte. Avec le transmetteur de pensées, nos amis proches sont les plus éloignés géographiquement. Plus personne ne possède de lumière. Il règne un noir d'aniline. La surprise. Le découragement. La porte reste bloquée. Nous attendons. Mais quoi ?

Je songe à ma ville. Tout y a été pensé par l'homme. Grotte-ciel. Immeubles. Souterrains de circulation. Nous avons conçu la moindre brique, la moindre molécule de bitume, le moindre grain de béton. La mégalopole est le témoin de l'ingéniosité humaine. New York devient le symbole de notre humanité. L'homme ne s'épanouit qu'en échappant à la nature.

Ma ville est aussi une invention sociale. Un groupe nouveau qui échappe aux lois du sang, à la famille et aux clans. Une nouvelle communauté. Un peuple. Les New-Yorkais.

Ma cité est en train de disparaître, d'imploser. L'intelligence a failli. Quelle erreur avons-nous commise ? Quel péché sommes-nous en train d'expié ? Dieu nous punit-il de l'avoir concurrencé ?

La fatigue et le stress me font sombrer dans un sommeil perturbé.

Réveil. Fraîcheur d'une goutte sur ma joue. Ce n'est pas le flot tiède des larmes de Makku. J'ouvre les yeux. Je ne vois rien. Je m'assois. Je tâtonne autour de moi. Les croutes sur mes mains s'ouvrent. Picotement. Stupéfaction. Une flaque d'un demi-centimètre d'épaisseur s'est formée sur le sol. J'ai les fesses trempées. Makku aussi. Les autres également. Nous cherchons en aveugles d'où provient le liquide. Le seuil du sas en titane semble sec. Le fluide coule du plafond. Une fissure. Je passe un doigt crasseux sous la fine cascade. Je le porte à mes lèvres. Salé. De l'eau de mer. Nous comprenons.

New York prend l'eau. C'est pour cela que les sorties ont été condamnées. Éviter le déluge à l'intérieur des tunnels et des buildings. Pourquoi la mer a-t-elle recouvert le désert au-dessus de la ville ? Pourquoi cette élévation subite du niveau des océans ? Nous n'avons plus la force de faire des conjectures. Nous sommes abasourdis.

Les voûtes, les souterrains et tous les édifices sont conçus pour supporter n'importe quelle pression et durer un millénaire. Arrogance. Mensonge.

L'eau coule plus fort. Un ruisseau se forme dans Charles Tunnel. Son chant morbide couvre nos voix. Je l'imagine se glisser dans tous les interstices. Un poison qui gangrène le corps de la ville. Combien de temps New York mettra-t-elle pour céder ? Une famille rebrousse chemin dans le noir. Sans espoir. C'est une mort lente par noyade qui nous attend. Un trépas solitaire dans un minuscule trou de l'écorce terrestre.

J'aurais dû tuer Doug bien avant. Ne jamais remettre les choses importantes à plus tard. Il va mourir, certes, mais pas de mon fait. Ma vengeance sera perdue.

J'ai échoué. Lao-Tseu a gagné. « Si quelqu'un t'a fait du mal, ne cherche pas à te venger. Assieds-toi au bord de l'eau, et bientôt tu verras passer son cadavre dans la rivière ».

Moi aussi je vais mourir.
Je n'ai pas compris qui veut se venger de moi.

Je sanglote à mon tour. Je n'ai pas peur de disparaître. Je pleure de perdre ma ville. Quitter New York est un déchirement. Ma ville c'est ma vie. New York Cave, c'est là que tout se passe. Quand j'en sors, j'ai l'impression de rater quelque chose.